Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 25 (1892)

Artikel: Qui est Jésus? : Lettre à M. le pasteur Paul Chapuis

Autor: Barnaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379531

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUI EST JÉSUS?

Lettre à M. le pasteur Paul Chapuis

PAR

E. BARNAUD

I

Du connu à l'inconnu, de l'humain au divin, du Christ historique au Christ métaphysique : telle est, cher frère et ami, la marche que vous avez suivie dans votre étude d'un si palpitant intérêt sur « La transformation du dogme christologique au sein de la théologie moderne. »

Et cette marche était celle de la raison, du bon sens même.

Jésus a donc été un homme. Un homme, c'est-à-dire un être de nature divine, puisque, selon la Bible, l'homme a été créé à l'image de Dieu, puisqu'il est de la race de Dieu. Entre Dieu et l'homme il y a parenté, lien étroit, non opposition et moins encore séparation.

Et vous en concluez que « Jésus-Christ n'a possédé qu'une nature, » la nature humano-divine dont l'élément essentiel réside dans les « qualités spirituelles, » dans les « énergies morales » que Dieu a déposées en chacune de ses créatures. C'est la sainteté, c'est « la perfection des qualités morales » qui rend l'homme « participant de la nature divine ». Plus l'homme est saint, plus il est divin, plus sa nature est divine. L'appellation de « Fils de Dieu » attribuée à Jésus dans l'Evan-

gile n'a pas d'autre signification. Jésus est le Fils de Dieu parce qu'il est le Saint par excellence.

Cependant le « témoignage évangélique et apostolique » semble dire autre chose encore, attribuer au Seigneur « une essence divine autre que celle des mortels. » N'est-ce là qu'une simple apparence? Les Epîtres de Paul, celles surtout de la seconde période, la lettre aux Hébreux, l'Apocalypse, l'Evangile de Jean répondent plutôt non; d'autre part, les Evangiles synoptiques, les Actes des apôtres, la lettre de Pierre et celle de Jacques, — c'est-à-dire « l'Evangile primitif et le christianisme palestinien », — n'abordent pas même ce problème; ils se taisent sur la préexistence du Sauveur.

Et, là-dessus, vous analysez les textes « qui, selon la lettre, posent très nettement l'existence personnelle, avant le temps, du Sauveur des hommes. »

Ces textes, vous les expliquez d'une manière générale en disant qu'ils sont un « fruit de la spéculation théosophique » et qu'ils doivent simplement s'entendre dans ce sens que « Dieu a prévu, Dieu a préparé de toute éternité le salut et les instruments appelés à le réaliser. » « Prédestination et préexistence sont deux catégories pour exprimer une seule idée. » D'où vous concluez que Jésus « était lui-même ce Messie, ce Fils de l'homme descendu du ciel, que les docteurs et les littérateurs (ses contemporains) décrivaient comme existant de toute éternité dans le sein de Dieu, en vertu du plan divin de la Rédemption. »

Très sympathique à l'effort que vous tentez, cher frère, pour résoudre le problème de la nature humano-divine du Sauveur des hommes, très désireux d'arriver sous ce rapport à une solution qui satisfasse également ma raison, ma conscience et mon cœur, vous l'avouerai-je, en face de votre exposé, j'éprouve cependant un doute irrésistible et que je tiens à vous communiquer. Que le Prologue de Jean ait une couleur spéculative marquée, j'y consens volontiers; mais que cette même couleur se retrouve dans *toutes* les autres déclarations de cet apôtre, dans *toutes* celles aussi de l'apôtre Paul, c'est ce que j'ai quelque peine à accepter. Vos déductions sont

spécieuses parfois, il en est même qui me persuadent presque, qui m'ébranlent, mais il en est d'autres qui me rejettent comme d'instinct dans les rangs des interprètes traditionnels.

Ainsi, lorsque Jésus prononce la parole : *Avant qu'Abraham fut, je suis*, cela signifierait uniquement : de toute éternité j'existe dans le sein de Dieu, en vertu du plan divin de la Rédemption ? Convenez au moins, cher frère, que ce n'est pas là le sens le plus naturel, celui qui vient de lui-même se placer devant notre esprit. Et quand Jésus dit encore : *Glorifie-moi, toi, ô Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais avant que le monde fut, auprès de toi...*, cela ne donnerait pas clairement à entendre que Jésus avait pleinement conscience d'avoir joui, lui-même, personnellement, d'une gloire céleste dès avant l'existence du monde ? L'apôtre Jean était-il donc tellement pénétré de l'esprit grec qu'il ne pût parler de Jésus qu'à la manière grecque, que d'une manière symbolique ?

Non, malgré tout, et jusqu'à meilleur informé, je ne puis me refuser à admettre que Jean, que Paul, que les auteurs du Nouveau Testament aient cru à la préexistence personnelle de Jésus de Nazareth et qu'ils l'aient affirmé dans leurs écrits. L'idée de préexistence n'implique d'ailleurs nullement celle d'éternité ; antérieur à la création du monde, créateur de tout ce qui existe, le Fils de Dieu n'en est pas moins *le premier-né de toute créature* (Col. I, 15) ; il est *Fils*, il a été *engendré* de Dieu.

Mais c'est ici que vous m'attendez peut-être, cher ami, pour triompher de mon obstination. Affirmer la préexistence du Christ, déclarez-vous, c'est, du même coup, « renoncer à tout jamais à une solution quelconque du problème christologique, » c'est se rendre « incompréhensible, inintelligible la personnalité du Rédempteur, » c'est « détruire la valeur de son œuvre, ruiner son humanité (p. 14), » anéantir « la réalité morale de son œuvre rédemptrice (p. 27). »

Votre objection a du poids, elle me met mal à l'aise, elle m'oblige à convenir que je manque de logique, de conséquence ; un Christ préexistant, « portion de l'être divin, » cela

me gêne considérablement, moi qui n'ai jamais été trinitaire, qui suis absolument réfractaire à la théorie des deux natures, à la Kénose, moi qui crois fermement à l'humanité de Jésus, à ses luttes morales, à sa sainteté acquise ou conquise...

Mais, cher ami, ne pourriez-vous pas, en un sujet pareil, excuser mon défaut de logique, le trouver compréhensible et, jusqu'à un certain point, légitime? Un Jésus non préexistant est un être plus simple, plus intelligible, plus naturel, mieux ordonné qu'un Jésus préexistant, même alors que cette préexistence n'entraînerait pas une idée d'éternité. Mais je ne puis m'empêcher de penser que, précisément, la personne du Sauveur n'est pas simple et qu'il est presque impossible de s'en rendre maître par la raison. Pourquoi ne vous l'avouerais-je pas, au risque même de vous fournir de nouvelles armes contre la cause que je soutiens ici ? Après plus de vingt-six années de ministère je déclare ne rien *comprendre* à la personne du Sauveur et ne pas me rendre un compte exact de l'œuvre qu'il est venu accomplir ici-bas : la *formule* de sa personne et la *formule* de son œuvre m'échappent également. Je *sais* que Jésus est mon Sauveur, je *sais* qu'il est venu chercher et sauver ce qui était perdu, mais je ne le *comprends* pas, aucune *théorie* en cette grave matière ne me satisfait. C'est par la *foi* que je *connais* Jésus, c'est par la *foi* que je vis en communion avec Jésus, c'est la *foi* qui me le fait adorer, mais toutes les fois que j'ai cherché à m'en emparer par l'intelligence, j'ai échoué. N'avez-vous pas vous-même écrit ces paroles : « La foi au sens suprême du mot est le seul organe par lequel nous puissions réellement saisir le Christ et la valeur intrinsèque de son œuvre ? »

Et comme cette expérience, des milliers et des milliers de chrétiens l'ont faite ainsi que moi, je me vois obligé de conclure, contrairement à vos propres conclusions, cher ami, que « sans m'abriter sous le mystère, » sans appartenir à la race des « intellectualistes désabusés et des croyants paresseux, » sans statuer le moins du monde une opposition entre la nature de Dieu et celle de l'homme, le problème christologique est insoluble pour la raison humaine.

Voilà dix-huit siècles que ce problème est agité : ne serait-ce pas une indication que, par la voie spéculative ou théologique, il est sans solution possible ?

Ce qui ne condamne nullement l'œuvre de la théologie. Pour ne pas résoudre tous les problèmes qu'elle aborde, la théologie n'en a pas moins sa considérable utilité en posant des questions, en les soumettant à un sérieux examen et en contribuant à hâter leur solution. Dieu, qui est l'âme même de la religion et le foyer auquel s'alimente la théologie, Dieu n'est-il pas l'Inconnaissable même, envisagé du point de vue de la raison ?

II

De la préexistence du Christ, passons à sa divinité.

Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Selon vous, selon d'autres aussi, il est le Fils de Dieu parce qu'il est le Fils de l'homme, parce qu'il fut parfaitement saint. La sainteté étant l'essence même de Dieu, quiconque est saint est fils de Dieu. Il n'y a donc pas, à votre point de vue, — partagé, je le répète, par plusieurs, — entre Jésus et l'homme de différence de qualité, d'essence, mais seulement de quantité, de rang, de fonction. L'homme aussi est fils de Dieu dans la mesure où il réalise la sainteté divine, et c'est ce qui nous explique pourquoi les rachetés du Seigneur sont aussi appelés « fils de Dieu. »

Cette sainteté de Jésus, qui constitue sa filialité divine, n'est donc point innée chez lui, elle n'est pas un « don de nature, » elle est acquise, voulue, elle est le résultat d'une conquête, de sa seule liberté. Autrement, la sainteté du Seigneur eût été destituée de caractère moral, partant elle n'eût plus été une sainteté véritable, et les luttes et les tentations et les victoires du Sauveur du monde n'eussent été qu'un mensonge, qu'une comédie.

Nous entendons tout cela et tout cela n'est pas pour nous déplaire, parce que tout cela fait bien de Jésus notre frère et un exemple que nous pouvons imiter parce qu'il est à notre portée.

Seulement, que faites-vous, mon cher frère, de la naissance

du Sauveur telle que Matthieu et Luc nous la donnent ? Pas plus que vous je n'admets « que l'hérédité morale se transmet par les hommes seuls et jamais par les femmes » et qu'ainsi Jésus ait pu être préservé de l'inclination au mal par le seul fait qu'il est né d'une femme. Ou Marie était une pécheresse, et alors Jésus a hérité par elle du péché, ou elle a été sans péché, et alors nous donnons en plein dans le dogme catholique de l'immaculée conception. Quant à la préservation du péché par l'intervention du Saint-Esprit, ne pouvait-elle pas tout aussi bien s'exercer, Joseph et Marie étant mariés?

Mais la question que je vous pose parce que vous ne l'avez pas même abordée dans votre travail, d'ailleurs si complet, est celle-ci : Ne statuez-vous aucune différence entre la naissance du Sauveur et celle de tout autre créature humaine? Jésus n'est-il pas né tout au moins à l'état d'innocence et n'est-ce pas pour cela qu'il est appelé par Paul le *second Adam ?* Jésus n'a-t-il pas été une nouvelle création? Si vous me répondez non, je vous demande alors comment Jésus a pu devenir entièrement saint ? Est-il possible à un homme né pécheur de vaincre entièrement le péché ? Si oui, cela nous est aussi possible à nous : comment donc se fait-il que Jésus, seul, y soit parvenu ? De toute nécessité il faut admettre que Jésus n'est pas né exactement dans les mêmes conditions que nous, que sa liberté, dès sa naissance, n'a pas été déterminée, comme la nôtre, dans le sens du péché.

Vous dites : « Jésus-Christ a réalisé la sainteté parce que dès l'aurore de sa vie consciente, à chaque degré de sa croissance, il est demeuré en communion obéissante, constante et progressive avec Dieu la source et l'inspiration de la vie parfaite. » Mais ne vous apercevez-vous pas que c'est répondre à la question par la question même? Votre « parce que », excusez ma hardiesse, n'explique rien puisqu'il s'agit précisément de savoir pourquoi, comment, en vertu de quoi « il est demeuré en communion... avec Dieu. » C'est au point de départ de la vie du Sauveur qu'il faut chercher la solution du problème, non ailleurs, non dans la liberté. Encore un coup, si Jésus a été

placé dès sa naissance dans les mêmes conditions que nous, il n'a pu faire de sa liberté l'usage qu'il en a fait parce que cette liberté n'était pas entière.

Vous ne vous rendez pas toutefois. Vous affirmez encore que, seul, Jésus a pu réaliser pleinement la filialité divine, de même que l'histoire n'a fourni qu'un Moïse, qu'un Socrate, qu'un Christophe Colomb. A quoi je réponds tout simplement et sans hésitation : *un* Moïse ? *un* Socrate ? *un* Christophe Colomb ? Mais il y en a eu *plusieurs,* au contraire, durant le cours des siècles ! Sans doute qu'il n'y a eu qu'un seul individu ayant porté le nom de Moïse, de Socrate, de Christophe Colomb et ayant accompli l'œuvre que l'histoire leur attribue. Mais comme valeur morale, philosophique, scientifique, ces hommes ont eu des rivaux, peut-être même des supérieurs. Que d'hommes de bien, que de serviteurs de l'Eternel pareils à Moïse sous l'ancienne et sous la nouvelle alliance ! Que de philosophes, que de penseurs de la taille de Socrate ! Que d'explorateurs qui supportent d'être mis en parallèle avec Christophe Colomb !

Les hommes de génie dans tous les domaines sont rares, mais, grâce à Dieu, l'humanité en compte quelques-uns. De Jésus, il n'y en a eu qu'un seul : pourquoi, si quelque chose de particulier n'est intervenu à l'origine de son existence ? Seul ce « quelque chose » explique la sainteté parfaite réalisée par le Christ. Nous ne partageons pas ici le point de vue de M. Gretillat, mais nous ne pouvons pas davantage, jusqu'à plus ample explication, partager le vôtre, cher frère, sur ce terrain spécial.

III

Jésus-Christ, Fils de Dieu, saint, a pu s'attribuer « une autorité qui s'identfie avec celle de Dieu. » A ce titre, et dans cet ordre, il se dit la lumière, la vérité, le chemin, la vie. » « Conscient de sa position centrale dans l'œuvre de la restauration morale de l'humanité, il dira : .... Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi.... »

Voilà encore, cher frère, ce qu'il m'est difficile d'admettre.

Si Jésus n'a pas eu de préexistence, si sa naissance n'a pas été le fait d'une intervention directe de Dieu, s'il n'a jamais été qu'un homme, le plus saint des hommes, comment peut-il s'attribuer une autorité identique à celle de Dieu ? Mais, quoi que vous en disiez, il me semble qu'il y aurait là une flagrante usurpation de pouvoir. Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas l'égal de Dieu, il est subordonné et soumis à Dieu: vous le reconnaissez vous-même hautement puisque vous vous appliquez à combattre le point de vue de l'orthodoxie qui tend, précisément, à faire de Jésus l'une des trois personnes de la Trinité, un personnage divin plutôt qu'humain. Désormais, comment Jésus pourrait-il s'assimiler à Dieu en consentant à devenir, à l'égal de Dieu, un objet de foi, de suprême amour et de suprême obéissance, à s'appeler la vérité, la vie ? En se plaçant au point de vue de Jésus, l'homme parfait Jésus n'a pas le droit de revêtir ces titres, car c'est à Dieu seul qu'ils appartiennent. Pensez-vous que lorsque nous-mêmes nous serons parvenus à la perfection, nous tiendrons ce langage ? Nous exalterons le nom de Dieu et celui de l'Agneau : nous ne nous exalterons pas nous-mêmes. Plus un homme est saint, plus il se rapproche de la perfection, plus aussi il est humble, moins il cherche à attirer les regards sur lui et à revendiquer pour lui-même la gloire qui ne revient qu'à Dieu.

Vous me répondrez peut-être que je suis dans l'erreur et que mon erreur provient de ce que je sépare trop l'homme de Dieu, de ce que j'oublie que l'homme est d'essence divine....

Mais non, je ne l'oublie pas et je puis même vous dire que c'est là l'un de mes thèmes favoris, que je me plais et même me complais à faire ressortir la grandeur de l'homme et son caractère divin. Seulement, gardons-nous d'effacer la différence *capitale* qui existe et qui existera toujours entre Dieu et l'homme. Dieu seul est l'Etre éternel, absolu, infini, Dieu seul est le Créateur, le Père, le Souverain ; tandis que nous, nous avons eu un commencement, nous sommes des êtres limités, des créatures et des serviteurs. Cela ne constitue-t-il pas une différence essentielle ? Même parfait, l'homme ne sera jamais

Dieu, jamais son égal et ne pourra jamais recevoir des hommages divins.

C'est vous laisser entendre, mon cher frère, que l'objection de M. Gretillat : « De quel droit adorez-vous un homme qui ne diffère de vous que par le rang et non par l'essence ? » me paraît entièrement fondée, et, pour vous exprimer le fond de ma pensée, c'est là, c'est cette objection qui s'oppose, actuellement, à ce que je partage sur la personne de Jésus les vues que vous soutenez. Cette objection me semble être un coup droit porté à votre théorie.

Vous y répondez, mais, que je vous le confesse : je trouve que votre réponse est embarrassée, qu'elle manque de rondeur, d'assurance, qu'elle trahit un certain malaise moral.

Vous commencez, sans vous l'être proposé peut-être, par rabaisser ou par diminuer l'importance de la personne même du Sauveur comparée à celle de Dieu. Vous vous plaisez ensuite à constater que Jésus, dans le Nouveau Testament, n'est invoqué que deux fois. Puis, vous cherchez à atténuer la signification des hommages rendus au Christ durant son ministère. Et, enfin, vous terminez par cet aveu qui me trouble plus que je ne puis dire : « Après cela, nous n'avons aucune raison pour le cacher, il reste, entre nos opposants et nous, sur le fait de l'adoration, une divergence très sérieuse. Nous rendons hommage au Fils sans le confondre avec Dieu. Il y a, si l'on veut, entre l'honneur rendu au Père et l'honneur rendu au Fils, une différence de degré, celle-là même qui sépare l'adoration absolue de l'adoration relative, le Créateur unique de la créature, fût-elle même, comme le dit saint Paul du Christ, le premier-né des êtres créés. »

Et voilà rétabli, en plein protestantisme, le culte de *latrie* et celui de *dulie*, l'adoration absolue s'adressant à Dieu, l'adoration *relative* s'adrsessant à Jésus ! Mais qu'est-ce donc que cette adoration « relative » si ce n'est précisément le culte de « dulie » ? On adore ou on n'adore pas. Si l'on n'adore Jésus que relativement ou secondairement, cela équivaut à dire qu'on ne l'adore pas *réellement*, mais simplement qu'on éprouve pour lui des sentiments de profond *respect*.

Et c'est bien là votre pensée puisque vous n'envisagez pas Jésus comme un être divin au sens particulier du mot, puisque vous ne reconnaissez en lui rien qui sorte de l'humanité. Vous êtes conséquent, vous êtes logique, mais c'est précisément là ce qui m'effraie et ce qui me fait reculer.... ou demeurer dans le *statu quo*.

Et pourtant, je le répète encore, je ne suis pas trinitaire, je suis un monothéiste convaincu et je fais de l'humanité de Jésus une absolue réalité, croyant à ses luttes, à ses tentations, croyant que, comme Adam, il aurait pu succomber aux pièges de l'adversaire.

Vous donc, encore une fois, cher ami, vous, vous êtes conséquent avec votre point de départ, au lieu que moi, et bien d'autres avec moi, — mais cela ne me console pas, — nous sommes l'inconséquence même.

Oui, en cette matière je suis inconséquent : mes conclusions contredisent mes prémisses, et j'en souffre vivement. J'en souffre, et cependant je suis presque persuadé que c'est là la situation normale de ceux qui marchent par la foi et non par la vue. Il y a en Jésus, il y a dans son œuvre quelque chose d'incompréhensible, d'énigmatique, de mystérieux que nous ne parvenons pas à pénétrer ou à dissiper, quelque chose qui nous dépasse, qui dépasse notre intelligence, qui défie notre raison, quelque chose que nous comprendrons certainement un jour, mais qu'il faut, je le pense, humblement accepter ici-bas par la foi. Vous, cher ami, vous ne croyez pas au mystère dans la personne du Seigneur ; moi, j'y crois encore : de là mes scrupules. Si je pouvais admettre comme vous que Jésus n'a pas eu d'antécédents célestes, traiter de « mythologie » la préexistence, considérer sa naissance comme n'ayant rien qui la distingue de celle des autres hommes, si j'osais ne pas voir en Jésus une « figure étrange, » appeler le Jésus de l'orthodoxie « une idole métaphysique, » je me rangerais aussitôt à votre point de vue. Mais je ne le puis, mais je ne l'ose. Il me faut d'autres lumières, d'autres preuves, d'autres évidences encore.

Cependant, que je vous dise avant de terminer, cher frère

et ami, combien votre travail m'a intéressé. S'il m'a troublé, il m'a aussi réjoui. Il y a chez vous, dans l'exposition de vos idées, une clarté, une franchise, une loyauté, une rigueur logique en même temps qu'une élévation, qu'un souffle de piété, qui font du bien. Ces pages consacrées à la personne du Christ n'auront pas été inutiles, elles auront, au contraire, servi la cause de la vérité, fait réfléchir, provoqué la contradiction, ce qui est tout à leur éloge. Votre mot de la fin sera aussi le mien : « Le Sauveur n'a pas dit qu'il se révélerait le mieux à ceux qui entassent formules inintelligibles sur formules inintelligibles, mais aux cœurs purs qui, avec lui, par lui, cherchent Dieu. C'est là la science des parfaits. Qu'elle devienne la nôtre tous les jours davantage ! »

Croyez-moi votre bien dévoué,

E. BARNAUD, *pasteur*.

Réponse de M. Paul Chapuis.

Chexbres, le 17 octobre 1892.

Mon cher ami,

Vous ne mesurerez pas au long retard de ma réponse l'impression profonde que m'a causée votre lettre. Elle m'a ému et édifié. Elle respire la sincérité franche et l'affection du cœur. Vous nous y donnez un bel exemple de toute la charité, de toute l'irénique que l'on peut apporter à des discussions, qui, parce qu'elles touchent aux questions capitales, nous emportent parfois, par notre faute, à des violences regrettables. Mais vos pages m'émeuvent surtout par les sentiments et les luttes intérieures qu'elles trahissent. Vos objections me touchent, parce que je les ai traversées ; elles me font revivre dans un état d'âme qui fut le mien. Il me souvient du jour, il y a seize ans de cela, où jeune professeur je m'essayais dans une leçon inaugurale[1] à poser les principes de la question christologique. Ces principes sont ceux

[1] Discours prononcé le 20 octobre 1876 à la séance d'installation de M. le pasteur Paul Chapuis. Lausanne, 1876.

qu'a développés sous une autre forme l'étude que vise votre lettre. J'y ajoutais, il est vrai, une note, affirmant ou tout au moins supposant un accord possible entre la christologie historico-morale de l'école à laquelle j'appartiens et la christologie métaphysique. Les jeunes hommes, maintenant nos collègues, qui suivaient alors mes leçons, me rendront peut-être le témoignage qu'à cette tentative de synthèse je me suis sincèrement appliqué. Aujourd'hui, vous le savez, à la suite d'études que j'ose dire longuement poursuivies, l'incompatibilité des deux conceptions m'apparaît éclatante et définitive. Je serais incomplet, si je n'ajoutais pas que l'expérience intime, l'évangile toujours mieux entrevu comme religion de la conscience, culte en esprit et en vérité, ont puissamment contribué à ce résultat, tandis que le savant Ritschl n'y est que pour très peu de chose.

Vous n'ignorez pas, du reste, que cette christologie à base historique et morale est à ce jour la profession de foi de nombre de chrétiens distingués, arrivés à cette solution par ces voies multiples et diverses que Dieu montre à ceux qui le cherchent. Je ne me ferais pas fort de cet argument, si je ne tenais à rappeler qu'avant nous et avec nous plusieurs de ceux qui sont des maîtres et des croyants ont trouvé là le repos de l'esprit et les satisfactions du cœur.

Vos objections n'en demeurent pas moins très sérieuses et, puisque vous m'y invitez avec tant de bienveillance, j'essaierai d'y répondre sans trop répéter ce qui a été dit ailleurs. Au fait, mon cher ami, vos objections sont des scrupules, que je rangerais volontiers sous trois noms. Il y a le scrupule du philolosophe-théologien, celui de l'historien, celui surtout de la foi expérimentée.

I

Votre philosophie nous dit que « le problème christologique est insoluble par la raison humaine. » Vous n'en voulez pas moins que votre foi saisisse le Sauveur, sans « rien comprendre ni à sa personne, ni à son œuvre. » Permettez que je trouve excessive cette opposition statuée entre la foi et la

science. Sans entrer dans l'étude de leurs réciproques rapports, il convient à coup sûr de distinguer leurs domaines respectifs, les lois qui les régissent et la nature des acquisitions qu'elles nous procurent. Mais nos aspirations les plus constantes, ce besoin d'unité qui est au fond de notre être ne nous invitent-ils pas à statuer, donc à rechercher l'harmonie suprême, harmonie incomplète, harmonie souvent faussée par nos incrédulités ou nos ignorances, mais harmonie désirée parce qu'elle doit être. L'homme s'épuise à cet effort ; il s'égare, il revient; il souffre, il se blesse; mais tant qu'il lui restera un souffle de vie et de dignité, il tentera de s'approcher de la cime de la vérité. Or je crains que votre conception ne nous ramène à la thèse de docteurs illustres, qu'il y a des vérités de science et des vérités de foi, une évidence, mais que les unes peuvent contredire les autres, ce qui me paraît monstrueux. La foi d'ailleurs est un des éléments vitaux de notre être. Elle perçoit certains phénomènes; elle fournit donc des faits à l'observation. Serait-il téméraire d'analyser ces données, de leur marquer leur place dans l'ordre de l'univers, d'en tirer des conclusions, comme nous le faisons légitimement pour tous les autres phénomènes psychiques ?

Sur un point toutefois, et ceci nous ramène à l'objet direct de cette lettre, je me sens en plein accord avec vous. C'est quand vous dites « qu'il y a en Jésus *quelque chose* d'incompréhensible,... *quelque chose* qui nous dépasse. » Mais ici encore entendons-nous ; car je crains que nous ne définissions assez différemment cette inconnue.

Dans la préface de son *Tite-Live*, M. Taine demandait : « Peut-on employer dans la critique des méthodes exactes? Un talent sera-t-il exprimé par une formule ? Les facultés d'un homme, comme les organes d'une plante dépendent-elles les unes des autres ? Sont-elles mesurées et produites par une loi unique ? Cette loi donnée, peut-on prévoir leur énergie et calculer d'avance leurs bons et leurs mauvais effets ? Peut-on les reconstruire comme les naturalistes reconstruisent un animal fossile ? Y a-t-il en nous une faculté maîtresse, dont l'action uniforme se communique différemment à nos différents rouages,

et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus ? »

M. Taine répond oui. Nous disons non ; parce que derrière la machine humaine nous entrevoyons la liberté humaine. Les études historiques les plus sagaces et les plus complètes arrivent à montrer dans l'œuvre d'un homme la résultante de divers facteurs : le pays où il vécut, la race, la famille, l'éducation, ses luttes, son travail, sa constitution physico-morale ; mais après cela il reste encore des mobiles indéterminables, des déterminations qui se perdent dans le secret des cœurs, qui sont le secret de Dieu. Nous appelons cela notre équation personnelle, d'autant plus énergique dans son influence causale que l'individualité étudiée dépasse le niveau commun et manifeste dans son action des motifs de l'ordre moral, des volitions puissantes. A supposer que cette inconnue puisse se calculer et se réduire en formule à la façon d'une réaction chimique, l'homme-machine serait démontré. Il ne l'est pas et au nom des intérêts supérieurs de l'humanité qui postule la liberté morale, nous pensons vous et moi qu'il ne le sera jamais. N'est-ce pas notre dignité, autant que notre misère, que de devoir nous écrier : « Je ne fais pas le bien que je voudrais faire et je fais le mal que je ne voudrais pas faire ? »

A ce titre et dans ces limites, je vous accorde grandement que Jésus a « quelque chose d'énigmatique, quelque chose qui nous dépasse. » Ce quelque chose, c'est précisément cette inconnue d'autant plus impressionnante que le caractère et l'œuvre du Maître s'élèvent dans le monde moral comme un sommet bien haut au-dessus des autres sommets, grâce à l'usage unique en son genre qu'il a fait de cette liberté morale, sa dignité et la nôtre. Mais vous remarquerez du même coup que cet élément indéterminable, que vous statuez, n'est pas propre au Seigneur, bien qu'il soit dans sa personnalité particulièrement frappant. Il appartient à l'humanité et à ce point de vue, toute différence de degré réservée, il y a « quelque chose qui nous dépasse » chez un Moïse, chez un Socrate, dans toute individualité géniale et puissante du monde moral. Mais, en aucun cas, cette constatation ne saurait nous empêcher de scruter avec tous les

instruments en notre pouvoir la grande figure du Rédempteur. Si la foi seule, comme vous le rappelez au moyen de mes propres paroles, est capable de saisir religieusement le Christ, je veux dire de tirer de sa personne et de son œuvre des énergies positives pour notre personne et notre œuvre, cette foi produit des impressions, fournit des expériences qui, ajoutées aux faits donnés par l'histoire même de Jésus, constituent quelques-unes des données les plus importantes ou tout au moins quelques-uns des éléments de solution du problème christologique.

D'ailleurs, cher ami, ne voyez-vous pas que votre thèse agnostique se contredit elle-même? Vous prétendez maintenir, en renonçant de propos délibéré à leur synthèse, et le Christ historique et le Christ de la spéculation. Vous déclarez ainsi à peu près nul et non avenu, illusion et vanité, l'effort gigantesque et permanent de l'Eglise qui sans cesse s'est penchée sur le mystère. L'intuition de cet effort me paraît juste et nécessaire. Elle suppose que l'affirmation de la préexistence et toutes les thèses qui s'y rattachent se présentent dans nos documents comme une tentative d'explication du Christ historique. Ce ne sont pas deux grandeurs juxtaposées, mais deux grandeurs organiquement reliées, dont l'une est la cause de l'autre. Votre réserve agnostique méconnaît la nature de ce rapport, tel que le présentent les écrits du Nouveau Testament; et si, malgré l'histoire, vous mainteniez la double affirmation sans chercher la synthèse à vos yeux introuvable, ne serait-il pas utile de formuler ainsi vos conclusions? Les éléments saisissables de la personnalité du Sauveur sont ceux que donnent les lois ordinaires de la vie morale, soit son humanité parfaite. La préexistence, tentative d'explication de sa perfection, appartient, quelle qu'en soit la valeur, à l'ordre de l'incommensurable. L'intelligence s'y perd; la foi ne s'en nourrit jamais; dès lors, en tout état de cause, elle n'a pas, à proprement parler, de portée pratique. Elle est là, à l'arrière-plan, dans les lointains obscurs, sans définitions possibles. Il y aurait loin de là, n'est-il pas vrai, au rôle qu'on fait jouer à ce dogme spéculatif dans la dogmatique hellénisante des conciles

et de l'orthodoxie vulgaire et actuelle, qui va répétant partout que la négation de la préexistence personnelle du Seigneur produira un affaiblissement de la vie de l'Eglise.

J'imagine, permettez cette supposition, qu'à tout prendre vous vous contenteriez peut-être de cette place très secondaire faite à la christologie spéculative. Elle me semblerait presque acceptable s'il s'agissait purement et simplement de se courber sous « un mystère insondable ». La question n'est pas aussi simple. Ce n'est pas un mystère que nous repoussons comme tel ; nous sommes trop habitués à ignorer et à sentir nos étroites limites pour avoir cet orgueil. Mais mystère ou pas, la logique et la conscience, l'histoire et la psychologie, nous obligent à rejeter toute explication du Christ, toute affirmation au sujet du Christ qui anéantirait la portée morale de son œuvre, telle que l'histoire la constate.

Je ne demande pas, remarquez-le, je vous prie, s'il est possible de trouver cette affirmation supérieure qui réunirait en une unité véritable et l'humanité complète et la préexistence personnelle du Sauveur. Je demande si ces deux affirmations ne se détruisent pas nécessairement l'une l'autre, comme le oui détruit le non, comme les ténèbres anéantissent la lumière. Nous pouvons nous passer de la synthèse, mais notre esprit se refuse à affirmer des contraires qui se détruisent, parce qu'en le faisant il se renie lui-même et se meurt dans le scepticisme.

Relevez donc en Jésus ses sentiments humains, ses luttes, ses angoisses, ses dépendances de l'espace et du temps, le caractère contingent de son être, son apprentissage de l'obéissance au Père, cette vie, qui, de son aurore à son couchant, s'est progressivement épanouie jusqu'à arriver volontairement à ce dépouillement absolu qui se nomme l'amour sans bornes ni taches, la justice accomplie, le chemin de la victoire ouvert à tous ceux qui, sous l'influence de l'Esprit, marcheront sur ces traces. Voilà le Christ que vous prêchez, dont vous vivez, celui qui touche et convertit les cœurs. Les plus nobles accents de votre lettre procèdent de cette source et je soupçonne fort qu'avec la plupart de vos contemporains, vous ne nourrissez

guère, ni votre foi en lui, ni votre expérience de sa grâce des éléments spéculatifs que pourtant vous voulez conserver à sa personne. Placez plutôt un instant et sérieusement derrière ce Sauveur, homme parfait, comme pour expliquer sa grandeur, cet être éternel et préexistant, ce substratum divin, cette hypostase trinitaire, cette personnalité infinie et éternelle, revêtue de toute-science, de sainteté native, qui créa et conserve les mondes et dans son état incarné se souvient de cette gloire. Que devient l'homme de tout à l'heure, luttant comme vous, souffrant comme vous, conquérant pas à pas sa perfection morale, priant, mieux que Jacob en sa lutte avec l'être mystérieux, pour être délivré de la mort qu'il craignait, se laissant vaincre en une noble et sainte défaite par les supplications croyantes d'une femme de Sidon? — Que devient ce Sauveur ? Il s'évanouit, il disparaît.

Cette conclusion, que pour ma part je ne saurais refouler, démontre suffisamment tout ce qu'a de précaire un expédient christologique qui se borne à affirmer non des contraires, mais des contradictions. Et ce n'est pas ma raison, cher ami, comme vous semblez le penser, c'est ma foi qui est ici intéressée. Vous paraîtrai-je hardi, sacrilège? Non, je vous le confie : la préexistence après tout ne choquerait pas ma raison. Pourquoi donc la choquerait-elle? Que savons-nous des mystères, des origines? Mais la préexistence ébranle ma confiance en l'efficacité de l'œuvre rédemptrice. Elle énerve la vertu pratique de l'Evangile. Voilà pourquoi le problème christologique, selon le programme qui est le nôtre, ne constitue pas un simple exercice théologique. Il touche à la vie et à l'avenir de l'Eglise.

Pour nous en convaincre encore, oserai-je vous demander quel rôle joue l'affirmation de la préexistence dans votre foi personnelle et votre œuvre pastorale? Vous allez sans doute me renvoyer aux documents apostoliques et à dix-neuf siècles d'histoire durant lesquels cette doctrine, malgré les résistances qu'elle a provoquées, a été constamment maintenue dans le credo de la chrétienté.

Des apôtres, nous parlerons tout à l'heure. L'Eglise, elle,

c'est vrai, depuis et avant les grands conciles trinitaires, a toujours affirmé cette origine supérieure de son Chef. Elle a même repoussé Arius et sa doctrine d'une préexistence commençant dans le temps, que vous semblez préconiser et qui, à mes yeux, offre autant et plus de difficultés que l'engendrement éternel enseigné par les docteurs orthodoxes. Cette conception donne au Sauveur des hommes une grandeur surhumaine, quelque chose d'unique qui l'élève formellement à la hauteur « d'un Dieu ». On regarde, on contemple et l'on est d'autant plus saisi par cette figure que la tradition de dix-neuf siècles l'a profondément implantée dans la pensée chrétienne. Je comprends qu'en rejetant cette formule, à nos yeux erronée et dangereuse pour le temps présent, nous soyons accusés d'enlever au Seigneur de gloire une part de sa couronne et je saisis avec une sympathie émue les scrupules d'hommes pieux, les effrois du traditionalisme, pour qui le Sauveur, tel que nous le comprenons, ne semble plus être ce Fils unique venu du Père, dont la dignité et la suprême grandeur paraissent liées aux affirmations reçues. J'ajouterai même que ce dogme, malgré l'imperfection de la formule, répond à un sentiment très juste, à celui-là même qui dans les siècles passés a créé et soutenu la notion trinitaire, qui, pourtant à votre propre sentiment, n'est ni biblique, ni vraie.

Qu'ont cherché nos grands docteurs en cet effort gigantesque, qui me pénètre d'admiration ? Ils ont voulu rendre compte de la grandeur unique de Jésus-Christ, lui assigner la place qu'appelle cette grandeur et l'expliquer par des causes suffisantes. Les moyens qu'ils ont employés, la réponse qu'ils ont donnée au problème, nous les trouvons aujourd'hui caducs ; mais ils correspondaient au degré et à la forme de leur culture, comme à la nature de leurs préoccupations. Et ces préoccupations demeurent ; nous cherchons, comme les pères, à nous rendre compte de l'œuvre et de la personne du Rédempteur ; mais cette longue histoire, cette histoire tourmentée, ne devrait-elle pas nous avoir appris à distinguer entre la substance même des problèmes posés et les formules inadéquates et changeantes qui nous servent à exprimer les

solutions proposées? Voilà pourquoi la vertu des faits salutaires se manifeste, malgré les erreurs des théories. Vous souvenez-vous de la pauvre femme de l'Evangile qui fut guérie en vertu de sa foi, bien que la superstition grossière qui enveloppait la confiance de son cœur ait rattaché le pouvoir de guérison du Maître à quelque vertu magique, communicable même par le manteau du prophète? Dans un autre domaine, j'imagine qu'au seizième siècle beaucoup d'âmes très pieuses, dont la foi était comme enchâssée dans les doctrines romaines, ont dû prendre les réformateurs pour des destructeurs coupables. N'y aurait-il pas, sans que chacun puisse s'en rendre compte, quelque chose de cet enchâssement de la foi dans les formules de la foi, dans le rôle si capital que plusieurs accordent à la préexistence du Christ?

Citez-moi, je vous prie, un réveil de conscience, une conversion, une impulsion morale, produits par cette affirmation. Est-ce là ce qui brisa la résistance de Saul? la préexistence a-t-elle consolé l'âme troublée du moine de Wittemberg? Lorsque sous l'étreinte des angoisses morales et des vides du cœur nous avons vu des âmes trouver la paix en Jésus-Christ qui les conduit au Père, ont-elles posé le pied sur ces hauteurs spéculatives comme sur le roc inébranlable de leurs espérances? Je veux que, sans ou avec intention, elles aient laissé subsister ces affirmations séculaires à titre d'explication dernière de la puissance et de la grandeur du Rédempteur; mais je ne vois pas que ces affirmations procèdent de la foi, je ne vois pas non plus qu'elles créent la vie croyante. Ne serait-ce pas qu'elles appartiennent à une autre sphère que celle de la religion pratique et vécue, à la sphère de la réflexion théologique?

Si je ne craignais d'être entraîné hors des limites d'une simple réponse à vos excellentes pages, j'essaierais de vous dire comment ce qui renverse pour nous ou tout au moins transforme la notion de la préexistence est précisément ce qui explique son rôle dans le passé. D'où vient-elle cette pensée, bien antérieure au siècle de Jésus-Christ? Des écoles palestiniennes, de la spéculation judaïque, qui partout aboutit à la

personnification des idées [1] ? C'est très probable. Mais ces écoles elles-mêmes ont subi l'ascendant de la Grèce et la Grèce, c'est encore une de ses gloires, a dominé le monde et les docteurs de l'Eglise. Je reconnais sa trace dans cette habitude même de considérer les choses sous la catégorie de la substance et de l'être. Elle fut métaphysique et nous lui devons les plus hardis efforts de l'esprit humain. Qu'est à tout prendre la préexistence sinon l'affirmation que les vertus de Jésus-Christ s'expliquent par les attributs de son être, par sa substance, par sa *nature* ? Une analyse plus exacte du fait religieux, une conscience plus juste des limites de notre savoir, la théorie de la connaissance modifiée et précisée par les méthodes d'observation qui remplacent la spéculation pure, les Kant, les Vinet, les Secrétan, tous ces faits, tous ces hommes ont révolutionné les anciens procédés et la révolution va s'accentuant tous les jours. Nous ne méprisons pas, comme le suppose M. Gretillat qui nous reproche d'en faire, la métaphysique. La science de l'être est impérissable ; mais elle s'est modifiée. Jadis elle commandait l'observation et l'expérience; aujourd'hui elle n'est que la conclusion ou la généralisation des faits acquis par l'observation et l'expérience. Voilà pourquoi, indépendamment de tout autre motif, la préexistence, discussion de substance de choses qu'on n'entend ni ne peut entendre, nous apparaît comme une donnée spéculative, en harmonie avec les conceptions d'une époque passée et qui ne cadrent plus ni avec nos besoins, ni avec nos méthodes d'investigation, une conception, en un mot, qui ne se rapporte à aucune réalité objective.

J'ai hâte d'en revenir à ma question indiscrète. Quel rôle attribuez-vous au dogme discuté dans votre vie et votre œuvre pastorale ? Car enfin, si cette affirmation est capitale ou simplement utile, si elle fournit une explication du Christ et de ses puissances, il y va de notre fidélité de lui donner sa place dans l'enseignement ou l'édification pratique. Vous la trouverez sans aucun doute dans d'anciens sermonnaires, peut-être, ce

[1] Voir encore sur ce sujet un volume qui vient de paraître : *Les Apocalypses juives*, par Eug. de Faye, licencié en théologie. 1 vol. grand in-12. — Paris, Fischbacher, 1892.

que j'ignore, dans de plus récents ; mais je n'ai pas besoin de vous conseiller, cher ami, de donner à vos ouailles plus fortifiante nourriture.

Vous prêchez Jésus-Christ. Avec saint Paul vous avez parlé peut-être, permettez cette supposition, de l'imitation de Jésus-Christ ; peut-être avez-vous essayé d'attirer les volontés vers Celui qui affranchit du péché, en montrant que, tenté comme nous, il peut secourir ceux qui sont tentés. Vos auditeurs vous ont entendu avec cette sympathie que votre parole pleine de foi et de vie sait inspirer. Je suis en mesure de résumer quelques-unes des impressions reçues. Les voici :

Quelques personnes, parmi celles, heureusement rares, auxquelles le joug de l'orthodoxie a voilé la personne du Rédempteur, ont été scandalisées en vous entendant affirmer, conformément aux Ecritures, que le Saint et le Juste aurait *pu* tomber dans le mal. La plupart, heureuses des appels reçus, partisans traditionnels du dogme traditionnel appris du catéchisme, ne se sont pas demandé si oui ou non vous admettiez la préexistence, parce que cette explication de la personne et de l'œuvre de Jésus n'a trouvé aucune place dans vos paroles, (une lacune, cher ami, si le dogme est réellement utile,) parce qu'aussi elle ne joue aucun rôle appréciable dans leur propre vie religieuse.

Voici, le phénomène se présente quelquefois, un de vos auditeurs, âme qui cherche, âme qui a soif de la justice, mais peu disposée à se contenter du demi-jour. Il a été touché de la manière impressive dont vous avez dépeint Jésus-Christ, son frère et son libérateur, selon vous ; il aspire à marcher sur ses traces, à régler sa vie sur celle du Maître. « Monsieur le pasteur, vous dit-il, nul plus que moi ne désire imiter le Maître, son amour, sa justice, sa vie sanctifiée. Mais les conditions de la lutte pour lui et pour moi ne sont pas seulement inégales, ce que je comprends trop, hélas ! elles sont absolument dissemblables. Lui ! un homme qui fut Dieu, et se souvient de son éternité, moi... vous savez ! » Que répondrez-vous ? — Je vous laisse cette tâche ; je vous laisse soulever le poids de cette objection à mes yeux formidable et qui énerve

pour les plus réfléchis et les plus sérieux, la puissance vivifiante de l'Evangile.

Ne peut-on pas conclure de là, une fois encore, que le dogme a besoin de revision profonde, que la notion de préexistence appartient à la réflexion théologique d'une grande époque, mais non au patrimoine de la foi chrétienne proprement dite?

M. Gretillat, on le sait, n'est point de cet avis. Dans un bel article, qu'il publiait en juillet dernier dans cette Revue[1], il nous dit que la négation de la préexistence a pour effet un amoindrissement de l'exemple donné par Jésus-Christ à l'humanité et à chaque fidèle, que, si la sainteté suffit à rendre compte du rôle propitiateur du Crucifié, elle n'explique pas son rôle créateur et régénérateur.

L'exemple de Jésus-Christ ! Mais la préexistence, au sens où l'entend le docteur de Neuchâtel, semble précisément, même avec l'infortunée kénose, énerver la puissance pratique du modèle, puisqu'on tend à motiver et son autorité et sa puissance par des faits, des qualités d'être et des considérations, qui ne sauraient s'appliquer à l'humanité.

Un riche, qui s'est fait pauvre, en se souvenant de ses richesses passées, que d'ailleurs il reconquiert chaque jour, ne saurait recommander sa méthode à un pauvre qui ne fut jamais que pauvre et qui n'a pas dans *sa nature* les éléments propres à faire fortune. Si Jésus-Christ, comme le dit si bien M. Gretillat, est le Régénérateur de l'humanité rachetée, en quel sens faut-il entendre ce relèvement? A-t-il communiqué sa substance, un sang nouveau ? Alors je saisis la valeur de la préexistence, mais du coup la rédemption est rabaissée au rang d'une précipitation organique ou d'un *opus operatum*. Si cette restauration est celle de ma volonté par sa volonté, une œuvre morale, un affranchissement du mal, alors je ne vois plus la valeur pratique de la préexistence. Assez, cher ami. A supposer que vous ne vous effrayiez pas du caractère de réflexion théologique que nous attribuons au dogme discuté, vous avez néanmoins une objection tout prête : Cette réflexion théologique n'a pas commencé à Nicée; elle remplit quelques

[1] *Foi et théologie*, p. 331 et suivantes.

livres canoniques : elle fait partie du témoignage de Jésus lui-même, du moins d'après le quatrième évangile. Nous arrivons ainsi à votre scrupule historique.

II

Ce scrupule, si je vous comprends bien, concerne essentiellement la manière dont j'entends la préexistence et la place accordée aux récits de la naissance surnaturelle du Sauveur.

Vous avez bien compris, et je vous en remercie, que si nous repoussons l'affirmation de la préexistence personnelle, nous cherchons pourtant à nous rendre compte des motifs qui ont dicté cette conception à quelques-uns de nos documents apostoliques ; nous cherchons à retrouver le contenu religieux de cette thèse spéculative. Deux textes surtout, Jean VIII 58 et XVII 7, des témoignages de Jésus lui-même sur sa personne, vous « rejettent, dites-vous, comme d'instinct dans le rang des interprêtes traditionnels. »

Avant qu'Abraham fût, je suis ! M. Gretillat dans l'article cité me reproche d'entendre ce texte comme s'il signifiait : *Avant qu'Abraham fût, je n'étais pas.* C'est charmant comme trait d'esprit du très spirituel professeur. Mais vous conviendrez que c'est trop me prêter. J'ai dit et je confesse encore que, entendue dans sa lettre, cette déclaration peut certainement signifier que le fils de Marie existait, existait de toute éternité (*je suis* et non *j'étais*) conscient de lui-même avant le père des croyants, de même qu'entendus à la lettre « naître de nouveau » signifie ce que disait Nicodème, « manger la chair et boire le sang du Fils de l'homme » ce qu'imaginaient les Juifs, « voir le Père » ce que désirait Philippe, « se garder du levain des Pharisiens » ce que supposaient les Douze. C'est même, on le sait, un des traits les plus caractéristiques de l'enseignement du Maître que cette manière paradoxale, ce coup d'aile qui brusquement emporte les auditeurs au-dessus de leurs préoccupations limitées dans les sphères de l'Esprit. A ceux qui le cherchent parce qu'ils ont été terrestrement nourris, il se donne comme pain de vie, supérieur à la manne tombée

du ciel ; l'eau du puits de Jacob le transporte vers cette eau vive qu'en sa personne il est venu offrir aux altérés ; les splendeurs de la Fête des Tabernacles lui inspirent son : « Je suis la lumière du monde. » Dans le cas qui nous occupe, tandis que les Juifs supputent son état civil et son âge, d'un bond, d'un élan le voilà au centre de sa misison, au rôle qu'il s'attribue, à son âge spirituel : Avant qu'Abraham fût, je suis ! c'est-à-dire, mon rôle, mon but, mon œuvre, ma raison d'être sont antérieurs au patriarche et fixés de toute éternité dans les conseils de Dieu. Dans la belle étude qu'il vient de publier, M. Philippe Bridel[1] exprime très exactement la même pensée ; montrant dans l'Homme-Dieu le but et le centre de l'histoire, il écrit : « Quelque unique qu'il soit au milieu de ses frères imparfaits et coupables, le Christ n'y sera point un intrus ; au contraire, il est leur raison d'être, à eux tous ; rien n'a jamais existé, rien n'a jamais été conservé, rien ne s'est jamais développé qu'en vue de l'apparition de l'Homme-Dieu ; car toute l'histoire, toute la nature n'ont d'autre but que la réalisation de la vie divine, comme toute la plante ne vit que pour porter sa graine. C'est « à travers lui et pour lui » que Dieu a tout créé ; c'est pour et « en lui » que tout a subsisté, car c'est en lui que tout avait sa raison d'être et quand il vient, il peut dire non seulement : « J'étais avant que vous fussiez » mais, « avant que vous fussiez « je suis. »

Nous avons dans ces mots, qui ont d'autant plus de portée qu'ils n'ont point d'intention exégétique, une très exacte indication de la valeur religieuse et du sens qu'il faut attribuer à la préexistence non seulement dans les textes rappelés, mais partout. Elle revient à la pensée de Vinet que M. Bridel a excellemment choisie comme épigraphe : « Tout dans la religion chrétienne est morale, la divinité du Christ, la rédemption, tous les mystères sont, au fond, de la morale. » J'ajoute que s'ils ne sont pas cela, ils ne sont rien au point de vue religieux et c'est faute de l'avoir compris que la tradition ecclésiastique en est arrivée à matérialiser cette notion de la

[1] *La foi en Jésus de Nazareth peut-elle constituer la religion définitive ?* — Brochure in-8.

préexistence, familière à l'horizon judaïque, pour faire du Rédempteur et de son œuvre plus encore une évolution de la substance divine, qu'une création de vie restaurée et renouvelée et longuement préparée par tout ce qui a précédé la venue du Fils de l'Homme.

* * *

J'ai hâte d'en arriver à votre question au sujet de la « naissance miraculeuse ». Vous avez l'air, je dis l'air, car l'esprit général de votre lettre vous absout à l'avance, d'en faire une des colonnes de la divinité du Christ. Mais ce que vous ne faites pas, d'autres le font. On voudrait expliquer le Sauveur, fonder sa divinité sur le protévangile que, tout récemment, quelques frères de Germanie appelaient « le roc sur lequel viendra se briser toute la sagesse de ce siècle. » Au point de vue populaire, cette énergique revendication doit être d'un grand eflet. L'orthodoxie vulgaire a tellement habitué les esprits à trouver dans des causes physiologiques l'origine de la grandeur du Rédempteur, qu'on ne saurait s'étonner de la puissance d'action d'un tel argument. Mais, à le regarder de près, il constitue une erreur historique et un grand danger moral.

Erreur historique ! Je ne saurais en quelques lignes discuter l'évangile de l'enfance. Mon étude a donné sur ce point mon sentiment : J'apprécie toute la valeur des pages, si rigoureuses d'analyse, d'un Lobstein. Je conçois très bien qu'on refuse au protévangile le caractère d'une histoire pour y voir une christologie rudimentaire et matérialisée. Je conçois également l'opinion, c'est la mienne, qui admet la réalité historique de ces récits, tout au moins l'affirmation de la naissance surnaturelle. C'est un problème critique, dont la solution décisive ne me paraît pas achevée. Mais, cette solution, quelle qu'elle soit, est indifférente à la dogmatique. Elle n'apporte pas de lumiére. Voici pourquoi :

L'affirmation *natus e spiritu sancto* ne joue aucun rôle appréciable dans la réflexion christologique primitive. Je ne dis pas qu'elle soit nécessairement niée ; je dis qu'aucun texte,

en dehors des chapitres connus de Matthieu et de Luc, ne la fait pressentir, qu'elle n'est nulle part utilisée. Cette conclusion, on ne l'appuiera pas sur le silence très explicable qu'aurait gardé Jésus lui-même sur cette matière. Ni Marc, ni le quatrième évangile n'en font mention et je renonce à inférer quoi que ce soit de ce silence. Mais lisez, pour prendre le meilleur des exemples, les épîtres de Paul. Cet apôtre parle assez, faut-il le rappeler, de la suprême grandeur du Maître, de sa divinité, de sa gloire, de son rôle, de sa dignité unique, de ses origines mêmes. Pourtant dans aucune de ses pages vous ne rencontrez une mention de la conception surnaturelle, pas même une allusion à ce fait ; jamais celui-ci n'est employé à titre d'argument, phénomène inexplicable si l'écrivain eût accordé au protévangile seulement un dixième de la valeur que lui ont donné l'orthodoxie et l'opinion vulgaires. Il appartient à cette orthodoxie, qui a la noble prétention de posséder et de défendre la « saine doctrine », de nous expliquer cet indubitable silence. La seule affirmation paulinienne qui se rapproche du sujet se trouve dans Rom. I, 5, où Jésus est appelé « fils de David selon la chair et fils de Dieu selon l'esprit de sainteté par sa résurrection d'entre les morts. » Et vous savez que cette formule ne donne en la question qu'une lumière douteuse, puisqu'on en peut tirer tout aussi bien, peut-être plus raisonnablement, la négation du protévangile, qu'une preuve en sa faveur.

Il faut donc dépasser, et de beaucoup, l'âge apostolique pour trouver le moment où les évangiles de la naissance sont utilisés comme argument en faveur de la divinité du Christ. Les documents apocryphes fournissent ici d'utiles indications. L'esprit de l'Eglise s'est modifié : on cherche dans la *nature* du Christ l'explication de son caractère et de son œuvre et l'on modifiera, pour la préciser et la matérialiser, la formule du Symbole qui disait : « né du Saint-Esprit et de la vierge Marie » en celle que nous connaissons : « conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie. »

Dans cette situation, je ne vois que deux chemins de sortie, entre lesquels ont est obligé de choisir.

Voici le premier :

La conception surnaturelle régit la personne du Maître ; elle explique sa divinité ; elle explique, sinon sa sainteté, du moins la possibilité de cette sainteté, puisqu'au dire des savants de l'école traditionnelle, Jésus fut ainsi soustrait à l'influence du péché originel et sa mère à tout ce qu'il y a d'impur, dit-on, dans les lois ordinaires et universelles de la génération. « La pureté absolue de sa naissance, écrira M. Godet[1], résulte d'un côté, de la sainteté positive du principe divin qui en est la cause efficiente ; de l'autre, de l'absence de tout mouvement impur chez celle qui devient mère sous l'empire d'un tel principe. » Vous trouverez dans les ouvrages, si remarquables à d'autres égards, que feu le professeur Gess a consacrés à la personne du Christ des détails plus précis et qu'inspire le même esprit. Je vois là, pour ma part, un double et très grave danger moral. D'un côté, contrairement à tous les phénomènes constatés, on suppose que l'hérédité morale se transmet par l'homme et non par la femme. Si l'on ne veut pas, avec les récits apocryphes et le dogme catholique qui a l'incontestable mérite du courage logique, aboutir à l'immaculée conception de Marie, vase préparé, physiquement purifié pour recevoir l'enfant divin, on statuera de la part de l'Esprit, à côté de sa fonction créatrice, je ne sais quel rôle matériel d'agent de désinfection, qu'il me répugne de signaler. Sous prétexte de péché originel, on rabaisse l'activité sainte du Saint-Esprit de Dieu au rang d'une force moléculaire.

Que dire, d'autre part, de ces affirmations sur le caractère prétendu impur des fonctions sexuelles ! Elles s'insurgent contre une loi qu'on appelle à bon droit une loi divine. Elles sont les germes de cette immorale morale du faux ascétisme qui a manifesté et manifeste encore, hélas ! dans l'Eglise ses douloureuses conséquences.

Ajouterai-je que l'esprit de l'Evangile proteste contre de pareilles conceptions, que ces conceptions finissent par expliquer la sainteté du Rédempteur par des causes physiologiques, qu'elles ruinent dès lors la portée morale de son œuvre et

[1] F. Godet, *Commentaire sur saint Luc.* — Neuchâtel, 1871.

nous la rendent inassimilable ? Cette sainteté a, en effet, pour point de départ ou pour condition un phénomène naturel ; elle est susceptible de se perdre, comme je puis perdre ma robuste santé dans la débauche, mais elle n'est ni une énergie conquise, ni une volonté d'être, ce que Dieu voudrait que nous soyons. Je ne sais comment saisir, dans une telle supposition, ce *devenir comme Christ*, que l'Evangile nous impose comme idéal. Les conditions naturelles qui le préparent me font défaut, je ne saurais les posséder et parce que je ne les possède pas le salut offert m'apparaît comme une illusion. Le Sauveur est un heureux, un privilégié, fort parmi les forts, qui nous dit à nous, paralytiques de naissance : Allons, mes amis ! escaladons le Cervin !

Non, non, cher ami, si le protévangile signifie cela, s'il est né sous ces influences morbides contre lesquelles proteste l'épitre aux Hébreux, quand elle dit que le lit nuptial est sans souillure, s'il a pour but de fournir à la grandeur de l'enfant de Bethléhem un piédestal emprunté aux évolutions de la matière, alors il est jugé et on a fourni contre sa réalité historique le plus formidable des arguments. Ce n'est plus un mythe ou une légende pénétrés de sève religieuse, l'Ecriture sainte nous en fournit quelques exemples, c'est un mauvais mythe, une détestable légende qu'on fera bien de laisser dans l'ombre.

Mais ce n'est pas là l'impression que nous laisse l'évangile de la naissance ; voilà pourquoi il y a un autre chemin de sortie.

Mythe ou histoire, le ton de ces récits, leur sobriété, cette tendre poésie qui les enveloppe, tout nous dit que leur inspiration est celle d'une pure et naïve piété. Les hommes qui nous racontent ces choses n'ont pas débattu le problème du péché originel ; à coup sûr ils avaient conservé de la religion israélite cet amour pour la paternité, ce légitime orgueil que donne la bénédiction des fils dont on remplit son carquois, et qui se refuse à voir une souillure dans les conditions de la naissance physique.

Mythe ou histoire, ces récits ne peuvent signifier qu'une chose : c'est que Jésus est une création nouvelle au sein de l'humanité, qu'en tout état de cause il a rompu la chaîne infer-

nale du mal et posé un commencement nouveau dont il est lui-même le premier anneau. Si c'est de l'histoire, nous constaterons simplement qu'il a plu à Celui qui dit jadis : « Que la lumière soit ! » d'accomplir encore un acte créateur pour donner au monde vieilli et mourant le Chef de l'humanité restaurée.

Vous voyez, cher ami, que la peur ou l'horreur du « surnaturel » ne nous tente point. Mais cette forme même de l'entrée du Christ dans le monde ne saurait ni conditionner, ni limiter la formation morale du Rédempteur. Car, faut-il le répéter pour la dixième fois, toute tentative de donner à la sainteté une cause extérieure au sujet, tout au moins étrangère à sa volonté, en dissout le caractère moral. Le vainqueur du péché et de la mort doit avoir, s'il m'invite à vaincre par Lui les mêmes adversaires, rencontré l'ennemi dans des conditions analogues à celles où je suis moi-même placé. Ceci n'est point un à priori, mais un postulat nécessaire au fait même de la rédemption par celui qui nous sauve, parce qu'il connaît par expérience nos luttes et nos sentiers.

M. Godet[1] a écrit cette phrase : « Le fait de la naissance miraculeuse est en relation *étroite et directe* avec celui de la sainteté parfaite du Christ, base de la christologie, tellement que celui qui nie le premier de ces miracles doit nécessairement être conduit à nier le second et que celui qui accepte le second ne peut manquer de remonter jusqu'au premier *qui en est la supposition*.

Nos constatations historiques, comme nos déductions, nous amènent à poser la thèse directement contraire : le fait de la naissance miraculeuse est sans relation aucune avec la perfection morale de Jésus, base nécessaire de toute christologie évangelique. Celui qui rattache ce mode d'être à ce mode de naître, comme l'effet à la cause, est directement et nécessairement conduit à nier le caractère moral de cette sainteté, qui est une vertu conquise et non pas un don de nature comme le talent ou la vigueur physique. Si nos adversaires ont raison, l'appropriation du salut doit pouvoir s'obtenir par une sorte

[1] *Ouv. cité.*

d'inoculation, à laquelle la volonté et l'énergie morale ne sont que peu intéressées. C'est peut-être bien là un des traits de la dogmatique traditionnelle ; mais c'est aussi une erreur catholisante qu'il faut faire disparaître.

Vous répondrez peut-être, en admettant une partie des objections présentées, que la naissance miraculeuse ne constitue pas la cause unique de la sainteté du Christ, puisqu'elle n'exclut pas la nécessité de la lutte pour conserver et épanouir cette obéissance parfaite, ni dès lors la possibilité éventuelle de faillir. Mais vous voulez en même temps créer, pour le Sauveur, par cette naissance miraculeuse, une innocence initiale, le placer dans cette situation, où nous ne sommes ni vous ni moi, et qui lui confère « la liberté de ne pas pécher et de réaliser ainsi le but proposé à l'humanité dès l'origine de son histoire. » Les origines du Maître lui créeraient donc ce qu'on a appelé « la condition négative de la sainteté. » J'entends. L'argument est spécieux ; mais répond-il aux réalités psychologiques ?

Je pourrais demander d'abord ce que signifie « cette liberté de ne pas pécher. » Y a-t-il donc un péché ou « des péchés nécessaires ? » S'ils sont nécessaires, inévitables, sont-ils encore des péchés, c'est-à-dire des transgressions voulues et réfléchies de la loi de Dieu, des manquements que j'aurais pu et dû éviter. Vous voyez que c'est la notion même du mal héréditaire, de l'inclination mauvaise de la race qu'il s'agirait de reviser. Mais je passe à d'autres questions plus directes. Cette innocence, cette faculté du libre choix absolu que vous réclamez pour Jésus reposeraient donc selon vous sur un don naturel ; c'est une question de sang. Et vous voulez que cette condition d'ordre *physique* ait protégé l'innocence de l'enfant, les premiers mouvements de son âme, consciente d'elle-même, en face des exemples, des tentations que les hommes et le monde présentaient à ses yeux, à ses oreilles, à son cœur. N'est-ce pas réduire le mal aux proportions d'un désordre organique ou, s'il pouvait rester dans de telles conditions un désordre moral, n'est-ce pas lui fournir à titre de préservatif des forces infimes ? Le mal digne de ce nom, j'entends la désobéissance

coupable, exige, nous allons le voir, de plus efficaces remparts. Que résulte-t-il d'ailleurs du point de vue que j'essaie de combattre et qui offre la plus étrange confusion de l'ordre de la nature et de celui de la grâce ? Il en résulte, si l'on va au fond des choses, qu'un pécheur qui pèche peut être moralement aussi grand que Jésus-Christ qui ne pèche pas. Le Seigneur a remporté les parfaites victoires... à l'aide, selon vous, des privilèges de sa constitution physico-morale. Vous et moi, si nous avons imparfaitement, très imparfaitement appris l'obéissance, résisté au mal, malgré le boulet que nous traînons et que le Sauveur ne traîna pas, n'avons-nous pas réalisé nous aussi une œuvre digne d'attention ? Et comme, en matière morale, la valeur de l'acte dépend moins de la réussite que de l'intensité de l'effort, ne se trouverait-il pas des hommes « nés dans le péché et enclins au mal, » aussi avancés que Jésus le Saint et le Juste, à la façon dont vous concevez et expliquez cette justice? La pite infime de la veuve dénuée vaut plus que les milliers de francs du millionnaire selon l'arithmétique de Jésus lui-même et cette arithmétique doit être ici appliquée.

Ces arguments n'épuisent pas encore votre question. Vous demandez comment nous expliquons cette apparition *unique* de Jésus de Nazareth, son âme pure, exempte de tout égarement, la limpidité de sa conscience toujours obéie, autant que la perfection de son amour. Je veux que mon appel aux génies que j'avais cités comme lointaine analogie ne vous ait pas convaincu. Vous me faites souvenir que ni Socrate, ni Moïse, ni les autres ne furent seuls en leur genre ; je ne nie point, mais ne peut-on pas constater chez tous les hommes supérieurs, et c'est en ce sens que je les ai appelés en témoignage, une large part d'inconnue, « ce quelque chose qui nous dépasse ? » Peu importe l'étendue de cet élément, n'est-il pas partout de même catégorie, en ce sens qu'il détermine au plus haut point la personnalité ?

Jésus est le génie achevé du monde moral. Je puis concevoir des individualités plus savantes, des grandeurs d'un autre genre dans le domaine de l'esthétique, je ne conçois, ni ne vois rien de plus harmonique, rien de plus parfait que la cons-

cience obéissante du fils de Marie. Et si je cherche à me rendre compte de cette grandeur unique, n'est-ce pas à des causes morales, à des causes libres et non à des phénomènes naturels que je dois m'adresser? Ceci vous dit ma réponse à votre question. Je consens, je dois consentir à ignorer le pourquoi. La sainteté ne se déduit pas comme une formule de chimie, c'est ici qu'il faut savoir ignorer et je ne saurais mieux marquer ma pensée qu'en vous rappelant une page de M. Philippe Bridel[1].

« L'Homme-Dieu » sera un don de Dieu, une grâce, but de l'histoire, il ne sera pas le résultat spontané de l'histoire, mais un commencement nouveau dans l'histoire. Est-ce là ce qui vous arrête ? Songez pourtant que sur plus d'un point notre science est obligée d'accepter des hiatus du même genre, je veux dire l'opposition d'un principe nouveau venant se greffer sur ce qui existe, mais en le pliant à des fins nouvelles. Par exemple, tous les phénomènes de la vie végétative sont conformes aux lois de la chimie ; mais la vie elle même est quelque chose que la chimie ne produit point, quelque chose qui vient s'ajouter à la chimie pour la dominer et, comme disait Claude Bernard, la soumettre à une idée directrice. Même hiatus pour ce qui concerne la vie consciente, dominant la vie inconsciente en s'appuyant sur elle sans la détruire. Même hiatus encore pour la liberté morale qui s'affirme au-dessus du mécanisme intérieur de nos idées, de nos désirs, de nos craintes, en dirigeant ce mécanisme sans le briser. Tout individu n'est-il pas d'une manière relative un commencement nouveau, qui ne rompt point la chaîne héréditaire et qui pourtant, s'il est quelqu'un, marque la réalité, au moins la possibilité de quelque modification dans cette chaîne ? »

Voilà, je crois, tout ce que l'on peut dire et vous conviendrez que cette confession d'ignorance, qui tient à la nature même des choses, est mieux à sa place que les affirmations contradictoires de la christologie traditionnelle pour laquelle on voudrait

[1] Ph. Bridel, pasteur, *La foi en Jésus de Nazareth peut-elle constituer la religion définitive ?* Conférence apologétique. — Lausanne, Georges Bridel & Cie.

réclamer les bénéfices du mystère. Tout au plus, en notre sujet et dans la ligne où nous poursuivons la solution du problème, est-il possible de poser quelques jalons indicateurs.

Le premier nous dirait qu'en face de la sainteté du Maître la question du péché originel doit être pour sa personne laissée de côté. Nous ne pouvons plonger aucun regard dans cette phase de l'inconscience. Nous ne pouvons ni nier, ni affirmer en cette matière. Le seul fait à retenir, le fait central, c'est que le Seigneur dès l'aurore de sa vie consciente ne révèle aucun égarement. Le second marquerait le rôle joué dans cette lutte par la volonté du Sauveur, toujours et constamment appliquée au bien qui triomphe en sa personne. Enfin, si vous voulez, un mot qui exprimerait cette notion de causalité à laquelle vous paraissez tenir, je dirais que la perfection de Jésus de Nazareth est, comme tout triomphe moral, l'œuvre de la grâce de Dieu. Il a été gardé, pénétré, entouré, conduit, fortifié par l'Esprit. Sa sainteté a pour source les énergies morales, mais à aucun degré les puissances physiques. Dans ce domaine ainsi limité et précisé, on n'accentuera jamais trop l'éducation divine. Et vous ne me direz pas que cette action fait sortir le Christ des conditions humaines générales. Destiné et préparé à l'œuvre capitale du monde, Dieu a doté son Fils, en proportion même de la grandeur de son œuvre, comme il dota et dote encore ses serviteurs, donnant ici cinq, là deux talents suivant le travail à accomplir. La différence entre lui et ses frères ne gît point, dès lors, dans un privilège naturel et nécessaire, mais dans une obéissance qui ici s'affirme dans sa perfection, à chaque moment du développement personnel, tandis que là cette obéissance due se détruit par son contraire. Le drame entier, avec les motifs profonds qui le déterminent, pour Christ et pour nous, a pour théâtre la sphère morale. Son obéissance et nos révoltes y sont renfermées. Hors de là sa sainteté n'est plus une vertu, pas plus que nos chutes ne seraient des péchés, mais des malheurs inévitables.

Aussi dois-je protester contre un cliché que vous ne commettriez jamais, mais qui court les pages de nos contradicteurs, alors qu'ils opposent, avec M. Gretillat, le Christ « descendu du

ciel » au Christ « monté du néant pour devenir homme. » Il est bien entendu que ce dernier serait le nôtre. Monté du néant ! Pour ameuter ou effrayer les fidèles, la formule est précieuse. Monté du néant ! Qu'est-ce cela ? Des mots qui sonnent creux et ne présentent absolument aucun sens. M. Gretillat lui-même, qui n'est point « descendu du ciel, » est-il donc monté du néant ? Et pour appartenir à la chaîne humaine, les Paul, les Jean, tous les fidèles témoins ne seraient plus des dons divins, des « vases d'élection, » des créations de la miséricorde de Dieu, mais des êtres venus on ne sait d'où, ni comment, à moins qu'ils ne soient « montés du néant ! » Gardons-nous des phrases vides et disons ensemble, cher ami, malgré nos divergences théoriques, que le Sauveur, le vôtre et le mien, est *descendu du ciel*, oui descendu du ciel, sinon comme un éon gnostique, façon orthodoxe, du moins comme le don le plus excellent de la pitié de Dieu pour les pécheurs, don préparé, promis, attendu, supplié, qui enfin a réalisé la pensée du Père : l'union intime de l'homme et de Dieu dans la perfection de l'obéissance.

Après cela, malgré les lacunes de notre savoir, nous pouvons nous réjouir avec les bergers de Bethléhem, très ignorants du néant et de la kénose, un néant encore, de ce qu'un Sauveur nous est né. Nous possédons en Lui un Rédempteur, qui, tenté comme nous, peut compâtir à nos infirmités et sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Il est le seul médiateur entre Dieu et les hommes et ce médiateur s'appelle : Jésus-Christ homme (1 Tim. II, 5), un nom qui dit toutes les divines vertus du fils de Marie, un nom que la doctrine traditionnelle n'a jamais su lui donner.

Vous souffrez, sans doute, des proportions inattendues de ma réponse à vos pages brèves et limpides. Permettez pourtant quelques lignes encore touchant les scrupules de votre foi.

III

Ces scrupules touchent à l'autorité du Christ et à la place que nous donnons à sa personne dans l'ordre universel.

Vous pensez que nos théories rendent incompréhensible

cette autorité toute spéciale qu'a revendiquée Jésus quand il se dit, par exemple, la lumière, la vérité, la vie. Vous ne voulez pas qu'un homme, même le plus saint, puisse légitimement réclamer cette obéissance. L'argument a quelque chose de frappant. Voulez-vous que nous l'analysions ?

Vous conviendrez d'abord, j'en suis assuré, que cette autorité du Maître est limitée à la sphère morale. Elle appartient entière à l'ordre de la sainteté. Jésus est la vérité dans la sphère du bien moral ; il n'a jamais prétendu à l'absolu dans l'art, dans la science. Il a ignoré, il le dit lui-même, montrant ainsi tout ce qu'a de complet son caractère d'être fini et limité.

Or dans le domaine moral, la valeur et l'étendue de l'autorité se mesurent au degré de confiance morale qu'inspire le sujet. S'il est vrai qu'ici le Seigneur soit la perfection même, son autorité sera parfaite aussi. Il est dans son apparition l'expression adéquate de la vérité religieuse, de la vie morale. Dans ce sens et ces limites, il révèle Dieu, le manifeste, non dans son éternité ou sa toute-puissance mais dans ses vertus communicables : la justice, la sainteté, l'amour. Et s'il est ainsi, en tant qu'homme parfait, l'image du Père, le rayonnement de sa gloire, purifiant et éclairant l'humanité, n'est-il pas du même coup par l'œuvre médiatrice qu'il a accomplie le représentant, l'agent divin qui peut dire au nom de son Père, comme l'ambassadeur au nom de son souverain : Venez à *moi ?*

Et vous verriez là chez l'homme saint une prétention faite d'orgueil ? Je ne sais y voir que l'exacte expression, le miroir fidèle de la conscience de Jésus de Nazareth, un homme rempli de la « plénitude de Dieu » et qui veut donner à ses disciples cette même plénitude[1]. Cela est si vrai qu'un apôtre a pu dire : « soyez *mes* imitateurs, comme je le suis moi-même de Christ, » sans que nous songions à l'accuser d'outrecuidance ou de blasphème. Le même sentiment, nous le retrouvons chez les prophètes, alors qu'ils parlent au nom de l'Eternel. Jésus n'a pas parlé autrement, lui qui ne fit rien sans l'avoir vu faire au Père, lui dont la nourriture était d'accomplir cette volonté paternelle. Si ses discours ne sont point accompagnés, comme les antiques oracles du : *ainsi parle* l'Eternel, c'est que

[1] Eph. III, 14-19.

sa volonté et sa pensée se confondent si bien avec la pensée et la volonté du Père qu'il n'y a plus lieu de distinguer entre le maître et le porteur du message. Sa conscience et son activité reproduisent à toute heure la vie divine ; dans cette union morale, qui a pour origine le vouloir et non la nature ou la substance, la communion est parfaite ; le Père est en Jésus, et Jésus dans le Père, une situation, cher ami, qui d'après des affirmations très certaines mais résolument niées par l'orthodoxie, doit devenir la nôtre. Comment donc deviendrait-elle la nôtre si le nom de fils de Dieu, appliqué à Jésus, devait au mépris des textes les plus formels s'entendre autrement que lorsqu'il est appliqué aux sanctifiés ?

Nous sommes ainsi amenés à votre dernier scrupule. J'ai appelé, faute de mieux, je l'avoue, relative l'adoration, je dirais plus strictement l'hommage rendu au Christ par les documents apostoliques et par nous-mêmes. Vous voulez cette adoration absolue, en tous cas rattachée aux attributs métaphysiques du Rédempteur et si vous parlez encore, avec cette exigence, de la subordination du Fils au Père, vous me permettrez d'ajouter que je ne vous entends pas.

Votre lettre me montre qu'en l'état actuel des esprits, cette matière mériterait une étude spéciale que vous m'avez excité à entreprendre mais que je n'ai pas achevée [1]. Je me bornerai donc à quelques larges affirmations.

La première ressemblera à un mouvement offensif. Voyons, en sortant des nuages, en précisant les choses, êtes-vous monothéiste ? Croyez-vous à la valeur permanente de ce principe invoqué par Jésus: « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui *seul?* » Admettez-vous que Jésus se soit constamment distingué de Dieu, lorsqu'entre autres il a refusé pour lui, le réservant à Dieu *seul*, au sens que vous savez, le titre de *bon* ? Ces simples constatations nous interdisent déjà cette adoration absolue, que vous proclamez. La conclusion pratique et logique de votre point de vue, qui est l'opinion traditionnelle, me semble impliquer un retour au polythéisme, une négation de l'unité, de la transcendance divine. Vous avez, au fond,

[1] Nous espérons fournir à nos lecteurs une étude historico-exégétique relative à cette question de « l'adoration » du Christ.

deux divinités : le Père et le Fils, et malgré ce qu'a d'étrange l'opinion que je vous prête, elle s'explique. Je ne suis pas certain du tout que l'élaboration christologique des premiers conciles n'ait encore subi quelques influences du polythéisme grec, que semblaient d'ailleurs favoriser, entendus d'une certaine manière, quelques textes apostoliques.

Mais en fait la piété et la pensée apostolique ne sont point tombées dans cette erreur, qui eût provoqué de la part de la synagogue la plus formidable et la plus justifiée des objections. Tout en accordant au Christ une place unique et centrale, parce que son œuvre médiatrice est unique et centrale, les documents primitifs ne ravissent point à Dieu sa gloire. Jésus y est *invoqué*, dans les textes que j'ai cités et que j'aurais dû compléter en rappelant 2 Cor. IX, et Apoc. XXI, et quelques autres encore. Cette invocation repose sur le fait que le glorifié est vivant, que le Seigneur c'est l'Esprit et qu'il demeure ainsi en communication avec son Eglise ; elle se légitime ensuite par cette considération que Dieu n'est entrevu par nous qu'au travers de l'unique médiateur, qui nous conduit au Père et nous le fait connaître. En Christ, pour tout dire, l'homme et Dieu se confondent ; la création est arrivée à son terme ; l'œuvre est achevée.

Voilà, cher ami, mes raisons pour distinguer très nettement l'hommage divin que je rends à mon Sauveur de l'adoration absolue que je dois au Créateur suivant l'antique et éternelle prescription : *Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.*

Je crains que la piété chrétienne n'ait plus d'une fois oublié cette loi divine, et si les efforts de la « nouvelle théologie » pouvaient avoir pour effet de nous ramener ici, comme dans d'autres domaines, à la religion vraie, elle accomplirait une œuvre réformatrice au premier chef. Dieu nous l'accorde ! Cette prière, du reste, est aussi la vôtre, et c'est avec conviction, cher ami, que je vous prie d'agréer ici l'expression de ma reconnaissance pour les pages que vous avez écrites et qui malgré nos divergences nous aideront à servir la cause de notre commune foi au même Sauveur.

Votre affectionné

PAUL CHAPUIS.